

Les migrations latino-américaines dans l'Europe urbaine: quels enjeux sociaux et éducatifs?

Claudio Bolzman¹
Institut d'études sociales, Genève, Suisse

Résumé

Cet article présente une typologie des migrants latino-américains vers l'Europe. Cette typologie a été construite sur la base de la thèse suivante: il existe une relation entre la manière dont les migrants et les voyageurs vivent et perçoivent leur séjour en Europe et le mode d'insertion socio-économique de l'Amérique latine dans le concert international. Autrement dit, les modèles économiques, sociaux et idéologiques à travers lesquels les pays latino-américains tissent leurs liens avec l'extérieur exercent une certaine influence sur les caractéristiques des déplacements des ressortissants latino-américains vers l'Europe. Quatre types principaux de migrants vers l'Europe, qui correspondent à quatre grandes périodes de l'histoire latino-américaine récente, sont distingués: les européanisés, les passeurs, les exilés et les délocalisés. Les questions éducatives occupent une place centrale dans les projets entrepris et les réalités vécues par les différents types de migrants, qui se déplacent principalement vers l'Europe urbaine. Les migrations reflètent et contribuent à développer des relations chaque fois plus étroites entre ces deux régions du globe. Cependant, les politiques migratoires des Etats européens ont des difficultés à reconnaître ces liens.

Resumen

Este artículo presenta una tipología de los emigrantes latinoamericanos hacia Europa. Esta tipología ha sido construida a partir de la tesis según la cual existe una relación entre el modo en que los emigrantes viven y perciben su estadía en Europa y el modo de inserción socioeconómica de América Latina en el concierto internacional. Dicho de otro modo, los modelos económicos, sociales e ideológicos a través de los cuales los países latinoamericanos construyen sus lazos con el exterior ejercen una cierta influencia sobre las características que adoptan los desplazamientos de los ciudadanos latinoamericanos hacia Europa. Cuatro tipos principales de migrantes hacia Europa, que corresponden a cuatro grandes períodos de la historia latinoamericana reciente, son distinguidos: los europeizados, los transvasadores, los exiliados y los deslocalizados. Las cuestiones educativas ocupan un lugar central en los proyectos y en las realidades vividas por los migrantes, que se desplazan principalmente hacia la Europa urbana. Las migraciones reflejan y contribuyen a desarrollar cada vez relaciones más estrechas entre ambas regiones. Sin embargo las políticas migratorias de los Estados europeos no reconocen estos lazos.

¹ Notice biographique: Professeur à l'Institut d'études sociales de Genève et chargé de cours au Département de sociologie de l'Université de Genève. Ses enseignements et ses recherches portent principalement sur les migrations et les relations interculturelles. Il est l'auteur de nombreuses publications sur ces thèmes. Il est également actif dans l'Association pour la recherche interculturelle (Aric), où il occupe le poste de secrétaire général. Courriel: Claudio.Bolzman@ies.unige.ch

Introduction

Dans cet article, nous nous proposons de présenter une typologie des migrants latino-américains, en particulier en provenance de l'Amérique du Sud vers l'Europe. Cette typologie a été construite sur la base de la thèse suivante: il existe une relation entre la manière dont les migrants et les voyageurs vivent et perçoivent leur séjour en Europe et le mode d'insertion socioéconomique de l'Amérique latine dans le concert international. Cette relation peut être qualifiée d'homologie structurelle. Autrement dit, les modèles économiques, sociaux et idéologiques à travers lesquels les pays latino-américains tissent leurs liens avec l'extérieur exercent une certaine influence sur les caractéristiques prises par les déplacements des ressortissants latino-américains vers l'Europe. Par ailleurs, les migrations latino-américaines vers l'Europe influencent à leur tour la forme qui prennent les relations entre ces deux régions du globe.

Nous ne voulons, donc, pas nous limiter à analyser les migrations actuelles, mais nous estimons que pour comprendre le présent, il faut adopter une perspective socio-historique, qui permet de situer les dynamiques d'aujourd'hui dans un devenir soumis à des changements constants, en fonction tant des transformations qui affectent les sociétés d'origine des migrants et les sociétés de destination que les interactions entre celles-ci².

Le thème des migrations latino-américaines vers l'Europe est complexe et difficile d'aborder de manière générale, puisque ni l'Amérique latine ni l'Europe sont des régions homogènes. Les migrations latino-américaines vers l'Europe sont et ont été fort diverses, tant par leurs causes que par leurs protagonistes. Elles sont, en outre, différentes par la manière dont les individus perçoivent l'émigration, par les liens qu'ils entretiennent à la fois avec l'Europe et leur pays d'origine, ainsi que par la place que les sociétés européennes ont accordée aux migrants.

Elles ont cependant en commun le fait qu'il s'agit de déplacements depuis des sociétés industrielles et urbaines périphériques ou dépendantes vers des sociétés industrielles et urbaines développées ou centrales³. Dans ce contexte, les migrants se trouvent face à des formes d'organisation (sociale et économique), à des normes et à des valeurs différentes de celles qui prédominent dans leur société d'origine; ainsi, leur expérience

² Cette démarche socio-historique trouve son inspiration dans les travaux de sociologues tels que Weber (1965) et Elias (1987).

³ Sur la notion de *situation de dépendance*, voir Balandier, 1971.

précédente doit être adaptée aux conditions du nouvel environnement. De plus, dans ces migrations, les questions liées à l'éducation ou à la formation constituent souvent un enjeu important: elles sont soit un motif d'émigration, soit elles se situent au centre d'interrogations identitaires pour les migrants ou leurs familles.

Il convient de préciser que les types sociaux présentés ici sont des types-idéaux (Weber, 1965) ou des *artefacts théoriques*, à savoir des constructions synthétiques et simplifiées de la réalité, à partir du point de vue du chercheur. Ces types permettent de visualiser et de comprendre une problématique avec plus de clarté. En outre, si certaines formes de migration sont spécifiques à une période, cela ne veut pas dire qu'elles sont les seules et qu'il n'y a pas de coexistence avec d'autres formes de migration.

Nous ne visons pas cependant à faire une description exhaustive de toutes les caractéristiques de déplacement qui ont eu lieu entre l'Amérique Latine et l'Europe, mais à mettre en évidence des situations d'émigration qui sont particulièrement associées à des périodes socio-historiques ayant marqué le sous-continent. Notre travail ne prétend pas être, en effet, le fidèle reflet de la complexe réalité historique; il s'agit plutôt d'ouvrir, à titre exploratoire, des perspectives pour penser les processus migratoires d'une manière plus globale, en relation avec les dynamiques économiques, culturelles et sociopolitiques.

Pour illustrer les caractéristiques de chaque type, nous aurons surtout recours au matériel littéraire, en en faisant un usage sociologique. En effet, les textes de certains auteurs exemplifient le type-idéal (Weber) de chaque forme d'émigration que nous essayons de mettre en évidence. Comme l'indique déjà Goldmann (1964) dans ses travaux devenus classiques, la littérature est souvent une expression synthétique de la *conscience possible* d'un phénomène social, tel qu'il a été saisi et reconstitué du point de vue artistique. Elle nous fournit ainsi un accès à des formes stylisées de compréhension de la réalité sociale, par rapport à laquelle des éléments secondaires ont été évacués. L'usage du matériel littéraire est, en outre, particulièrement intéressant pour l'étude des migrations les plus anciennes par rapport auxquelles nous ne disposons pas d'informations de première main. Dans le cas des migrations les plus récentes, nous pouvons combiner ce matériel avec des témoignages provenant d'entretiens approfondis, qui ont été menés par nous mêmes ou par d'autres collègues.

Du modèle exportateur à la mondialisation: une périodisation de l'histoire récente de l'Amérique Latine

Ici nous distinguerons quatre types principaux de migrations vers l'Europe, qui correspondent à quatre grandes périodes de l'histoire latino-américaine récente. Avant d'aborder le thème des migrations, nous présentons, donc, brièvement et de manière schématique quatre grands modèles, qui ont caractérisé l'insertion socioéconomique et politique de l'Amérique latine sur la scène internationale depuis la fin du XIXe siècle.

Le premier modèle est celui du *dépendant exportateur*, défini par une forte influence des sociétés industrielles du centre sur l'économie, la politique et la culture des sociétés latino-américaines. Celles-ci s'intègrent au marché mondial par le biais de l'exportation de matières premières et l'importation de produits manufacturés en provenance des sociétés industrielles (Marini, 1972). Du point de vue culturel, les élites sont fascinées par l'Europe et, dans une moindre mesure, par les Etats-Unis. Pourtant, dans cette période il n'y a guère d'émigration vers l'Europe. On observe plutôt le phénomène inverse: des secteurs marginalisés du processus européen d'industrialisation cherchent de meilleures conditions de vie en Amérique du Nord et du Sud. Il y a cependant une partie privilégiée de la population qui voyage et qui réside régulièrement en Europe. Nous verrons plus loin quelle est-elle la fonction de ces déplacements vers ce continent.

Le modèle exportateur entre en crise lors du *crash* de 1929 et de la récession de l'entre-deux-guerres mondiales. S'ouvre, alors, une période dans laquelle les Etats de l'Amérique Latine ne peuvent plus compter sur l'échange des matières premières pour des produits manufacturés. Il y a, d'une part, une diminution de la demande des matières premières, et d'autre part, l'arrivée des produits manufacturés devient plus problématique. Les sociétés latino-américaines vont, alors, tenter de créer les conditions d'un développement sur la base de la *substitution d'importations*, en favorisant l'émergence et l'essor des industries manufacturières. Afin d'encourager cette dynamique, on va donner une impulsion aux marchés internes nationaux, par le biais de l'incorporation en tant que consommateurs de secteurs plus larges de la population; on encouragera également la participation de ces mêmes acteurs, en tant que citoyens au processus de participation sociopolitique (Touraine, 1976). Dans ce modèle, qui couvre la période allant des années '40 environ au début des années '70 et qui correspond plus ou moins à celle que l'on a appelée les *trente glorieuses* dans les pays européens, de nouveaux acteurs sociaux émergent: en particulier les classes moyennes et populaires urbaines et, bien que dans une moindre mesure, la paysannerie.

La dépendance envers les pays développés est remise en question et l'on cherche à élaborer de nouvelles identités nationales. Aussi dans ce modèle, les migrations sont plutôt rares et elles sont presque perçues comme une trahison à la nation. De larges secteurs de la population souhaitent voyager vers l'Europe, mais ils ne désirent pas s'y installer. Comme on le verra, ceux qui se déplacent de manière temporaire vers ce continent ne sont pas les mêmes acteurs que ceux du modèle précédent; de plus, ils ont d'autres finalités et perspectives.

L'exacerbation des conflits, tant au niveau international - en raison de ce que l'on a appelé la *guerre froide* entre les grandes puissances – comme au sein même des sociétés latino-américaines, entre des secteurs qui proposent différents modèles de développement pour le pays, amène à une grande instabilité économique, sociale et politique, culminant avec l'instauration de dictatures militaires dans de nombreux pays, en particulier dans le Cône Sud. S'ouvre, alors, une période de *terreur institutionnelle* sans précédent. De nouveaux acteurs sociaux dominent la scène: des militaires, des technocrates et des entrepreneurs (Cassassus-Montero, 1984 et Touraine, 1974). Les opposants à leurs projets sont réprimés sans pitié et ils sont éliminés ou obligés de quitter leur pays. Commence, alors, un mouvement d'exil massif, dont une des destinations principales est l'Europe. Cette période se situe plus ou moins entre la première moitié des années '70 et la fin des années '80. Dans cette étape il y a une cassure par rapport au modèle de substitution d'importations et l'on tente d'imposer une nouvelle économie exportatrice. La base du modèle est également en rupture avec celui de la participation politique des années précédentes. Ici, il n'y pas de place pour une quelconque opposition.

La dernière période commence avec la chute du mur de Berlin et l'entrée dans ce que l'on appelle la mondialisation ou la *globalisation*: les sociétés latino-américaines s'ouvrent au marché international comme jamais elles ne l'avaient fait auparavant. Leurs économies s'intègrent fortement au niveau mondial et elles deviennent de plus en plus dépendantes des flux de capitaux extrêmement volatiles. Les Etats et l'économie privée contractent des dettes considérables, qu'ils n'arrivent pas à rembourser sans le soutien d'instances internationales, comme le Fonds Monétaire International (FMI) ou la Banque mondiale. Celles-ci exigent, en échange de leur aide, des politiques d'austérité qui souvent accentuent la crise économique interne⁴. Les opportunités d'accéder à un emploi ou de garder celui que l'on a, se font plus rares; pour beaucoup d'individus, l'émigration apparaît comme une alternative pour tenter d'échapper à la

⁴ Par exemple, les cas récents de l'Equateur et de l'Argentine.

pauvreté. Une des destinations possibles est l'Europe. Cependant, dans la plupart des cas, ces migrations sont considérées comme illégales par les Etats récepteurs.

Ce parcours, à la fois nécessaire et schématique, à travers l'histoire récente de l'Amérique Latine nous permet de définir le contexte dans lequel se situent les différentes migrations, qui sont présentées ci-dessous et rend plus facile la compréhension des motivations des acteurs concernés, ainsi que leurs relations avec les deux continents et leurs perspectives. Les principaux protagonistes des quatre types d'émigrations que nous distinguerons ici sont les suivants: les européens, les passeurs, les exilés et les délocalisés.

Les européens⁵

Pendant la période de la société dépendante exportatrice, l'émigration ou les voyages vers l'Europe sont limités. Il s'agit principalement du déplacement des élites ou des membres de l'oligarchie terrienne, minière et plus rarement industrielle⁶.

Se payer un voyage vers l'Europe est un privilège et seuls quelques-uns peuvent en assumer le coût, puisqu'ils disposent de ressources économiques nécessaires à la mise en œuvre. Pour les membres des groupes dominants, le voyage en Europe est cependant plus qu'une option; il s'agit presque d'une obligation, d'un rite de passage. Quentin-Mauroy en parle comme d'un *voyage rituel* (1985: 67) et Neira l'évoque comme étant une *traversée culturelle* (1985: 156-157). C'est d'aller s'imprégner de ce que l'on estime être la source de la civilisation, le phare du monde, la vraie réalité ou le miroir qui annonce ce que l'Amérique latine pourrait et devrait devenir. Comme l'observe Altamirano (1996), ce phénomène était accentué pour le cas péruvien - mais il est également valable pour d'autres pays latino-américains - par le fait que la majorité des membres de l'élite avaient étudié dans des écoles bilingues⁷,

⁵ La définition de ce type s'inspire du travail de Riquelme (1987) sur l'identité culturelle des latino-américains en Europe. Riquelme définit ce type comme celui des *transplantés*, à partir du roman de Blest Gana du même nom.

⁶ Un migrant international est "toute personne qui change de pays de résidence habituelle" (Simon, 2002: 24). Il n'est cependant pas aisé de distinguer empiriquement un migrant d'un voyageur, les statistiques n'étant pas toujours fiables dans ce domaine. Par ailleurs, on ne peut pas distinguer ces deux catégories en fonction des intentions des personnes en déplacement: certaines quittent leur pays avec un projet de voyage, mais elles finissent par s'installer ailleurs, d'autres pensent partir de manière durable, mais elles retournent rapidement dans leur pays d'origine.

⁷ Dans ces écoles, une bonne partie des matières étaient enseignées en anglais, français, allemand ou italien et une faible partie en espagnol.

lesquelles nourrissaient l'imaginaire des élèves, en valorisant particulièrement leur côté européen⁸.

Les migrations et les voyages vers l'Europe urbaine sont liés ainsi à un contexte éducatif spécifique, mais souvent également à un projet éducatif. Une partie des jeunes de l'élite allaient faire leurs études universitaires (licences ou post-grades) à Paris, mais également à Londres, Berlin, Rome ou Madrid. Il s'agissait pour eux d'un investissement qui leur conférait un certain prestige et qui confirmait qu'ils avaient les moyens financiers nécessaires pour faire partie des privilégiés. Certains avaient même une double résidence (dans un pays européen et dans un pays latino-américain).

Pendant leur séjour en Europe, la subsistance de ces migrants temporaires était, en effet, assurée par leurs familles, grâce aux revenus de leurs entreprises. Ils venaient au *vieux continent*⁹ pour s'imbiber d'une culture et d'une éducation que l'on n'estimait pas complète tant que l'on n'avait pas connu la *culture mère*. Ils faisaient également ce séjour pour pouvoir consommer tout ce que l'on percevait comme étant la *qualité authentique* et pour confirmer leur origine européenne. Il est vrai que certains membres de l'élite voyageaient aussi vers l'Europe avec l'objectif d'acquérir des connaissances techniques - afin d'améliorer la qualité et/ou la quantité de leur production dans leur pays¹⁰ - et que d'autres se sont imprégnés en Europe d'idées révolutionnaires de transformation de leurs sociétés d'origine¹¹, mais la majorité suivait les buts propres et limités de leur classe sociale.

⁸ Altamirano définit cette migration comme *aristocrate* (1996: 167). Nous avons cependant une divergence avec cet auteur, qui situe ce type de migrations à partir des années '40 pour le Pérou alors que, pour nous, celles-ci existent - du moins dans d'autres Etats de l'Amérique du Sud - depuis bien plus tôt, comme le montrent certains exemples que nous citons.

⁹ La notion de *vieux continent* est intéressante: elle présuppose une ancienneté plus importante de la culture européenne par rapport à la *jeunesse* - et donc à l'immaturité - de l'Amérique Latine. Cette gradation en âge, qui est véhiculée par le langage, influence les perceptions réciproques des deux continents et elle reste, par ailleurs, à démontrer.

¹⁰ Del Pozo (1998) le montre pour certains producteurs de vin chiliens. C'est le cas également de Patricio Fuentealba, personnage central du livre *Les Tranplantés* de Blest Gana (1906). Il s'agit d'un jeune ingénieur qui séjourne en Europe pour se perfectionner dans son domaine.

¹¹ C'est le cas, par exemple, du penseur Mariátegui, qui a eu une grande influence sur la gauche péruvienne. Dans la préface à son livre *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*, il écrit: "Ceux qui me perçoivent comme un européenisé, étranger aux faits et aux questionnements de mon pays, ne manquent pas. Que mon œuvre se charge de me justifier face à cet argument bon marché et intéressé. J'ai fait en Europe mon meilleur apprentissage. Et je crois qu'il n'y a pas de salut pour l'Indo-Amérique sans la science et la pensée européenne et occidentale. Sarmiento qui est encore l'un des fondateurs de

Cependant, il ne s'agit pas uniquement de voyageurs ou de migrants temporaires; certains sont des immigrés qui perçoivent leur séjour en Europe comme le prolongement naturel de leur vie dans leur pays de naissance. Cependant, ils n'arrivent pas toujours à se situer socialement avec le même statut qu'ils possèdent en Amérique Latine, même si tel est leur souhait. L'écrivain chilien Blest Gana présente - dans son roman *Los transplantados* publié pour la première fois à Paris en 1906 - quelques traits du mode de vie de ces européanisés, qui souhaitent s'imprégner, parfois de manière caricaturale, du mode de vie parisien. L'auteur montre que le mode de vie de cette élite était orienté davantage vers la consommation somptuaire que vers une insertion productive. Un de ses personnages s'exprime de la manière suivante:

“M’occuper: à quoi? Nous autres, les transplantés de l’Amérique hispanique n’avons d’autres fonctions dans cet organisme de la vie parisienne que de dépenser de l’argent... et nous amuser, si nous le pouvons (...) les transplantés succèdent aux transplantés sans faire partie de la vie française dans son labeur de progrès sans s’associer à elle ailleurs que dans sa dissipation et ses fêtes. Inutile ici et inutile à sa patrie qu’il regarde avec dédain, où voulez vous qu’un transplanté aille trouver une occupation dans ce monde qui ne le prend pas au sérieux et le considère seulement comme un contribuable attiré vers sa richesse?” (Blest Gana, 1906: 331-332).

Dans un autre passage, Blest Gana décrit de manière plus générale le style de vie de ce groupe social:

“Antonio Cuadrilla et Agustín Palomares représentaient fidèlement le type moyen des générations modernes, dans lesquelles une grande partie des hommes semblent ne pas atteindre leur complet développement. Enfants ils avaient été emmenés à Paris par leurs parents, avides aussi de venir s’amuser en Europe. Avec une éducation sommaire, ils avaient atteint leurs dix-huit ans, se lançant de là, appuyés d’un pied sur la richesse dont ils étaient héritiers supposés, dans l’océan semé d’écueils qu’est la vie de la grande capitale. Extravagants dans leur façon de s’habiller, fiers de leurs voitures, ils s’étaient mariés à deux filles Canalejas afin de doubler leurs rentes, rouler mail-coach et figurer parmi la crème de l’élégance, que la capricieuse phraséologie du moment appelait la haute gamme, expression

l’Argentinité, a été à son époque un européanisé. Il n’a pas trouvé de meilleure manière d’être Argentin” (1928: 12, notre traduction).

superlative du bon ton. Les deux étaient d'authentiques représentants de la transformation de l'hispano-américain transplanté encore jeune à Paris, qui pouvait rarement se débarrasser de son naturel exotique, et passait son existence à s'efforcer de s'assimiler à l'Européen de la haute classe sociale" (Blest Gana, 1906: 14)¹².

Dans le récit de Blest Gana, les transplantés sont absorbés par le mode de vie parisien, du fait entre autres, de leur jeune âge à l'arrivée en France. Ils se sentent déracinés, mais ils ne perçoivent pas la possibilité de vivre ailleurs qu'à Paris. Le cas d'autres membres de l'élite est différent: ils concevaient leur séjour en Europe comme un passage nécessaire en vue d'incrémenter ce que Bourdieu (1979) définit comme les *capitaux culturels et symboliques*¹³. Pour ces derniers il s'agissait aussi, comme l'observe Rojas Mix, de s'affirmer comme "*les Européens de l'Amérique*" (1991: 21) et de confirmer leur supériorité face aux classes sociales dominées, représentées par eux comme l'antithèse du modèle européen.

On peut avancer l'hypothèse de l'existence d'une homologie structurelle entre le modèle exportateur et l'expérience des élites. Les voyageurs et les migrants temporaires se perçoivent eux mêmes comme une *matière première* qui sera raffinée à travers le contact avec ce qu'ils estiment être la vraie source de la culture et de la civilisation. Le fait d'avoir résidé dans l'Europe urbaine les transforme en êtres meilleurs d'une valeur supérieure, en un produit manufacturé d'une plus grande qualité que celle qu'ils possédaient avant leur départ. La magie du contact avec l'Europe leur octroie, à leurs yeux et aux yeux des membres de leur classe, une valeur ajoutée qu'ils n'auraient pas pu acquérir s'ils étaient restés dans leur pays.

Les passeurs

Le deuxième type d'émigrés correspond à ce que l'on pourrait définir comme *les passeurs*. Comme dans la figure précédente, l'émigration est exceptionnelle et de caractère provisoire. Mais elle est le fait d'autres

¹² Ibid, p.172.

¹³ Bourdieu (1979: 130) définit le *capital culturel* comme l'ensemble des savoirs formels et informels, acquis à travers l'école ou hérités du milieu familial, qui fournissent du prestige et de la valeur sociale (par exemple, des connaissances à propos de l'art d'avant-garde); le *capital symbolique* est basé sur des ressources, telles que l'honneur, le prestige et la réputation, qui permettent à la personne de disposer de plus d'influence dans son action. Bourdieu définit les deux comme des capitaux, parce qu'il s'agit de biens qui, au même titre que le capital économique, peuvent être accumulés, ils sont inégalement repartis dans la société et ils sont susceptibles d'être mobilisés pour faire face à la concurrence sociale.

groupes sociaux qui voyagent vers l'Europe avec des objectifs différents et dans un contexte socioculturel transformé.

Les nouveaux voyageurs sont principalement des artistes, des intellectuels, voire des étudiants. Même si, comme les européens, les membres de cette catégorie ressentent également de l'admiration pour la culture européenne, ils ne se déplacent pas pour autant dans le but de rechercher des lumières civilisatrices, mais leurs objectifs sont autres: ils s'éloignent physiquement de leur sous-continent pour mieux le comprendre, d'une part, et pour faire connaître en Europe sa réalité, d'autre part. On pourrait ajouter à ces deux raisons une troisième, notamment pour les étudiants et les professionnels: contribuer au développement de leur société à travers le perfectionnement en Europe.

Un bon exemple de ce type sont les écrivains du *boom latino-américain*, tels que Vargas Llosa ou García Márquez, qui font de longs séjours en France ou en Espagne, mais dont les romans sont principalement centrés sur leurs pays d'origine, à savoir le Pérou et la Colombie.

Pour eux, l'Europe est toujours un espace d'inspiration et de liberté pour leur œuvre artistique: un lieu de lumières. Certains, comme Vargas Llosa (1975), se définissent eux-mêmes comme des *afrancesados* (francisés) et ils se sentent redevables à des écrivains européens, comme Flaubert dans son cas; mais leur inspiration stylistique cherche à s'inscrire pleinement dans des thématiques, qui décrivent les contradictions de la réalité latino-américaine et non pas européenne.

Comme dans le type précédent, le séjour en Europe a aussi un effet valorisant, une augmentation de la notoriété des expatriés; le projet de ces artistes n'est pourtant pas de renforcer le mythe européen, mais plutôt d'accroître la curiosité pour leur propre pays parmi leurs compatriotes et également parmi les Européens. Les auteurs du *boom* qui écrivent sur l'Europe ne sont pas nombreux: une des exceptions est Julio Cortázar. Ce dernier a cependant un parcours biographique qui le rapproche de ce continent: fils de diplomate, il passe une partie de son enfance à Vienne, où il a été socialisé. Cortázar (1973) présente, par ailleurs, une vision souvent critique de l'Europe, comme dans *Le livre de Manuel* ou, alors, il (1963) cherche à créer des ponts entre les deux continents, perçus comme les deux faces d'une même réalité (son roman *Rayuela (Marelle)*, par exemple). De plus, parmi les personnages principaux de ses romans, on retrouve souvent à la fois des latino-américains et des européens vivant dans une Europe urbaine et plutôt marginale.

L'éducation en débats: analyse comparée, Vol 2

Non seulement les écrivains s'installent pour de longues périodes en Europe. Des artistes d'autres disciplines (les arts plastiques, la musique, la danse) voyagent vers le vieux continent dans cette période. La liste serait assez longue si l'on voulait les citer tous. Un exemple est celui de Violeta Parra, qui fait un long séjour à Paris, où elle a l'occasion d'exposer ses *arpilleras* au Musée du Louvre.

En général, pendant la période de substitution d'importations, il y a toujours un intérêt et une certaine curiosité pour connaître l'Europe, mais il y a simultanément une augmentation de la distanciation envers celle-ci comme modèle et un plus grand intérêt pour la découverte des différentes dimensions de la culture latino-américaine.

L'Europe s'éloigne et cette distanciation est exprimé clairement par Schopf, poète chilien de la génération des années '60, qui écrit un poème intitulé *El espía que regresó del frío*, publié en 1973, peu avant le Coup d'Etat militaire. Dans ce texte, il raconte un voyage en Europe où tout lui semble bizarre, parfois beau, mais où la froideur est omniprésente. Il donne l'impression d'avoir fait un séjour décevant et peu profitable et il ressent la mauvaise conscience d'être hors de son pays à un moment où celui-ci a besoin de lui. Son poème se termine, en effet, par la phrase suivante:

“Y un recuerdo permanente de la patria con la que no se lograba cumplir” (Schopf, 1973: 110)¹⁴.

Il faut souligner que, lors de cette période, il existe un débat important au sein des milieux intellectuels sur le devoir de réciprocité pour un diplômé d'une université latino-américaine. Autrement dit, le fait de quitter son pays dans le but d'exercer sa profession ailleurs est considéré comme peu éthique, puisque les frais de formation étaient assumés à l'époque en grande partie par les collectivités publiques, notamment par l'Etat.

De plus, certains sont même contre le fait d'envoyer des étudiants à l'étranger, car l'adéquation de l'éducation fournie aux Etats Unis ou en Europe par rapport aux besoins de l'Amérique Latine est critiquée. Ainsi, par exemple, Dos Santos, professeur brésilien de sociologie, exilé au Chili, écrit en 1970:

“La politique d'exportation de boursiers vers des universités qui laissent à désirer et vers des environnements qui ne sont pas

¹⁴ “Et un souvenir permanent de la patrie par rapport à laquelle on n'arrivait pas à se rendre utile”.

adaptés à notre problématique, ne peut d'aucune manière remplacer le travail au pays et la création d'un environnement intellectuel national" (Dos Santos, 1970: 5).

On observe ici une certaine homologie entre le modèle de substitution d'importations et un changement du regard vers l'Europe. Les intellectuels et les artistes continuent à faire des séjours en France ou dans d'autres pays, mais ils les font à partir d'une perspective plus critique et moins inconditionnelle. Le nombre d'émigrés est assez modeste et cette fois-ci il ne s'agit pas de consommer de manière exclusive des produits européens, mais d'exporter la nouvelle production culturelle latino-américaine vers l'Europe. Si je les ai appelé *passseurs*, c'est parce qu'ils contribuent à créer des échanges plus équilibrés d'idées, d'images et de productions entre les deux régions et des passerelles entre ces deux mondes. Dans cette période, c'est d'ailleurs l'Europe qui découvre la littérature, la musique et les arts plastiques latino-américains¹⁵. Rappelons que cette dynamique a lieu en pleine période de décolonisation et de *découverte* du Tiers Monde.

Les exilés

Alors que dans les périodes précédentes l'émigration est très limitée, généralement de courte durée et concernant principalement l'élite économique, intellectuelle, artistique et politique, ainsi que quelques aventuriers, la situation est fort différente dans le cas des exilés. Pour la première fois on observe une émigration importante vers l'Europe: deux millions d'Argentins, un million de Chiliens et cinq cent mil Uruguayens - à savoir 30% de la population de ce dernier pays - sont contraints de quitter leurs pays respectifs, pour échapper à la répression et pour chercher asile dans un autre continent¹⁶ (Wettstein, 1985). C'est également le cas de milliers de Brésiliens et de Boliviens. Le caractère massif de l'émigration a pour effet que des sud-américains issus de toutes les couches sociales soient touchés par la problématique du déplacement.

On peut observer encore une autre différence fondamentale par rapport aux migrations précédentes: les exilés n'étaient pas en général préparés

¹⁵ Avec le risque de faire de l'Amérique latine un sous-continent exotique, éternellement adolescent et l'incarnation du *réalisme magique*, par comparaison à l'Europe qui serait, en revanche, caractérisée par la rationalité (Rojas Mix, 1991).

¹⁶ Les chiffres sur le nombre d'exilés sont des estimations; celles-ci peuvent être fort variables selon la source de l'information, d'autant plus qu'il est très difficile de connaître avec certitude l'ampleur du phénomène. Dans le cas du Chili, que nous avons étudié plus en détail, nous avons observé et essayé d'expliquer l'existence de diverses estimations (Bolzman, 1993). En tout état de cause, le caractère massif de l'émigration n'est remis en question par personne.

L'éducation en débats: analyse comparée, Vol 2

pour quitter leur patrie; leur déplacement avait un caractère involontaire, ils ne savaient pas ce qu'ils allaient faire dans les pays d'asile ni quelle allait-elle être la durée de leur séjour à l'étranger¹⁷.

Si l'une de leurs destinations a été l'Europe, c'est parce qu'ils devenaient des indésirables dans leur sous-continent avec la généralisation des dictatures militaires en Amérique du Sud. Par ailleurs, le refuge d'une partie des opposants dans des Ambassades, a contribué à internationaliser leur situation. Enfin, les persécutés étaient perçus par les partis de gauche et les syndicats européens comme proches idéologiquement, luttant pour les mêmes valeurs qu'eux, ce qui a favorisé leur mobilisation en vue d'accueillir les persécutés (Bolzman, 1993).

Comme les migrants précédents, les exilés ne venaient pas pour y rester. Ils étaient convaincus que leur séjour en Europe serait une péripétie de plus dans leurs vies, une parenthèse aussi éphémère que les dictatures militaires. Ils vivaient ainsi avec un pied pour le retour, prêts à monter dans le premier avion au premier indice de changement. Ils n'étaient pas intéressés à une insertion dans la vie sociale des pays hôtes, qui leur paraissaient exotiques. Pour eux, seul comptait leur participation politique et solidaire à distance, en vue de raccourcir encore davantage la durée des dictatures, qui les avaient condamnés à l'exil.

On sait que les événements ne se sont pas passés comme les exilés les imaginaient. L'histoire a pris un chemin différent de celui tant attendu: les régimes militaires sont restés au pouvoir au-delà des prévisions les plus pessimistes. Au fur et à mesure que le temps passait, le provisoire s'est graduellement transformé en réalité durable et ce qui paraissait exotique commença peu à peu à faire partie de la vie quotidienne (Bolzman, 1994 et 1996; Vásquez et Araujo, 1987).

L'obligation de vivre en dehors de leur pays sans avoir un projet précis et le besoin de s'adapter à des sociétés qui, dès la période antérieure, sont décrites comme distantes (Schopf, 1973), produisent des sentiments de déracinement et de nostalgie, tels qu'ils apparaissent clairement dans les écrits d'auteurs comme Benedetti (1984) ou Donoso (1981).

Pour les exilés, ce qui fait particulièrement mal est la perte de l'historicité. L'Europe leur apparaît comme un continent avec une autre histoire, par rapport à laquelle ils sont des spectateurs étrangers. L'exil est

¹⁷ On peut se référer à l'exil comme étant "*une situation définie par l'obligation de quitter son pays, suite à un contexte de violence politique, et de chercher refuge dans un autre Etat, pendant une période dont on ne peut prévoir la durée*" (Bolzman, 1996: 30).

pour eux une période d'attente, pendant laquelle ils disposent de peu de moyens afin d'influencer leur environnement immédiat.

Un des aspects les plus problématiques vécus par eux concerne le *transfert de savoirs et de savoir-faire* acquis précédemment dans les domaines scolaire et professionnel. Les exilés ont bien souvent le sentiment que leur formation et leurs expériences professionnelles sont sous-estimées et dévalorisées. Il est difficile de faire reconnaître leurs études précédentes sur le marché de l'emploi ou de poursuivre leur formation en Europe.

Les thèmes de l'exil, mais aussi du post-exil, sont d'une grande complexité et ils mériteraient un plus grand développement¹⁸. Dans le cadre de cette typologie, il est important de souligner que les exilés qui s'installent en Europe, perçoivent ce continent - en tout cas pendant les premières années - comme beaucoup plus éloigné de leurs modes de vie qu'ils ne l'avaient imaginé, entre autres, en raison des expériences extrêmes qu'ils ont vécues dans leurs pays d'origine avant d'émigrer: forte participation politique, coups d'Etat, dictatures militaires, répression. Si toute migration demande un certain degré d'adaptation au nouvel environnement, dans ce cas, les conditions de départ rendent plus difficile ce processus.

Cette difficulté se reflète dans le domaine éducatif et elle prend toute son importance au niveau identitaire dans les relations intergénérationnelles. Les exilés craignent que l'éducation reçue par leurs enfants dans le nouveau contexte les éloigne de leurs origines et qu'ils ne soient plus intéressés par le retour au pays d'origine. Le problème de la transmission de la mémoire collective et de l'héritage devient crucial. En ce qui concerne leurs enfants, les parents sont tiraillés entre le désir de les voir bien réussir à l'école et la peur de les voir trop bien s'intégrer dans les sociétés d'accueil, au point que par la suite le retour dans la société d'origine devienne impossible. Une des principales difficultés rencontrées par les parents est celle, en effet, de concilier leur souhait de voir leurs enfants mener une vie normale dans le pays de résidence et celle de préserver suffisamment des liens avec le pays d'origine, pour qu'ils acceptent d'y retourner un jour. Comme le dit une mère:

“Nous voulons qu'ils soient intégrés mais en même temps nous ne voulons pas qu'on nous enlève nos enfants” (Bolzman, 1996: 171).

¹⁸ Une analyse détaillée est présentée dans Bolzman (1994 et 1996), Vásquez et Araujo (1987).

L'éducation en débats: analyse comparée, Vol 2

Les parents craignent, en effet, que les influences du milieu environnant ne les éloignent inexorablement de leurs enfants. Dans les termes de l'un d'entre eux:

“Les parents sans leurs racines ont beaucoup de difficultés à orienter leurs enfants, à leur donner un conseil dans une société qu'ils ne connaissent pas. Et, bien sûr, si les parents ne réussissent pas à retourner rapidement, les enfants finissent par adopter le mode de vie, les valeurs du pays nouveau; ça c'est une autre victoire de la Junte. Quelle autorité peuvent avoir les parents quand ils savent à peine parler la langue du pays d'accueil!” (Bolzman, 1996: 170).

L'Europe apparaît, ainsi, comme un refuge contre l'oppression, mais un refuge qui suit d'autres chemins. Le problème réside dans le fait que les dictatures non seulement ont expulsé les exilés de leurs pays, mais qu'elles ont essayé aussi de les expulser de l'histoire, justement pour qu'ils cessent d'être des protagonistes de leurs sociétés. Entrer dans l'histoire européenne c'est prendre d'autres sentiers et craindre de perdre les traces du chemin précédent. Le drame de l'exil réside dans le fait qu'une partie importante de la population a été déconnectée par la force des armes de l'histoire collective et, parfois, de leur histoire individuelle.

On observe ici une relation entre la création des Etats gendarmes par les dictatures militaires, qui cherchent la soumission des individus - à travers la peur et la sanction brutale de toute expression d'idées ou d'actions critiques - et le profond déracinement des exilés ayant beaucoup de difficultés pour trouver leurs marques dans un monde qui n'a pas prévu un lieu pour eux.

Cela ne veut pas dire que les années d'exil soient nécessairement des années perdues et que les objectifs des dictatures aient été atteints. Dans tous les pays où ils résident, une partie considérable d'exilés s'organisent de manière collective et ils contribuent depuis la distance à la lutte contre les régimes répressifs de leurs pays et à la solidarité avec l'opposition locale à ces régimes¹⁹. Ces actions favorisent le sentiment d'avoir un lieu social, d'être utiles grâce à leur engagement politique. Ainsi, s'exprime cet ouvrier chilien, exilé en Suisse avec l'ensemble de sa famille:

“Nous avons dû lutter avec beaucoup de force au début. Outre le déracinement, ça a été très difficile pour nous de nous enraciner. Ma femme a été sur le point de produire des crises de type

¹⁹ Voir, par exemple, Montupil (1993).

psychologique; et les jeunes ne pouvaient pas avancer, ne pouvaient pas continuer (leurs études) et à un moment donné pensaient qu'ils n'avaient rien à faire ici. Ils commençaient à désespérer, il fallait les calmer. La lutte pour notre pays, pour la cause de notre peuple, a été un encouragement très grand, très bon. Elle a été une sorte de tranquillisant pour nous centraliser tous autour du même point(...), nous a fait être toujours ensemble, construire une vie plus ou moins organisée, ordonnée ici en exil. Nous a fait aussi continuer à penser à la patrie, au retour” (Bolzman, 1996: 143).

De plus, les années d'exil sont des facteurs d'évolutions insoupçonnées, comme l'émergence de diasporas d'anciens exilés qui contribuent au renforcement des liens concrets, à divers niveaux, entre leurs pays de résidence et d'origine: les familles binationales, l'accroissement du tourisme, des échanges commerciaux et culturels sont quelques-unes des expressions de cette nouvelle relation qui, au début de la migration, était perçue comme éphémère (Bolzman, 2002).

Les délocalisés

Les délocalisés sont des travailleurs et des travailleuses mobiles, contraints de se déplacer à l'étranger pour gagner leur vie. Auparavant, ils se déplaçaient de la campagne à la ville, d'une région à l'autre de leur pays, à la recherche de meilleures conditions d'existence. Aujourd'hui, ils sont des millions à s'expatrier vers tous les continents, et également vers l'Europe. Nombreux sont, en effet, les Argentins, les Boliviens, les Brésiliens, les Colombiens, les Dominicains et les Equatoriens qui parcourent le monde en exerçant les métiers les plus divers, le plus souvent peu qualifiés, qui leur permettent de subsister et de contribuer à la subsistance de leur famille: nettoyage, garde d'enfants ou de personnes âgées, travaux domestiques et hôtellerie-restauration sont quelques-uns des métiers exercés. La nouveauté de ces migrations est l'importance de la composante féminine: l'offre de travaux précaires s'adresse, en effet, principalement aux femmes²⁰.

Outre les besoins de gagner leur vie, le projet migratoire des délocalisés est souvent lié à la possibilité de garantir l'accès à l'éducation à leurs enfants. En effet, ils comptent beaucoup sur la formation pour leur

²⁰ Altamirano (1996: 175) estime qu'au moins la moitié de la population féminine péruvienne (près de 160'000 personnes) émigrée en Europe travaille ou a travaillé à un moment ou à un autre de son séjour comme employée domestique.

garantir un meilleur avenir. Ils adoptent deux types de stratégies dans ce domaine:

- La séparation des enfants, qui restent au pays d'origine, à la charge des membres de la parenté, et dont les études sont financées par les envois d'argent de leur mère;
- La migration familiale, en espérant que les enfants puissent intégrer les écoles du pays d'immigration.

Cependant, à la différence des migrations décrites précédemment, personne n'attend les délocalisés. Les Etats européens ne leur ouvrent qu'exceptionnellement leurs portes. Ils sont considérés comme des indésirables, des intrus, même s'ils fournissent des services indispensables aux sociétés où ils résident. Ils vivent, ainsi, avec la crainte permanente d'être expulsés, avec la préoccupation constante de se rendre invisibles, de passer inaperçus, de ne pas faire de bruit. Ce sont des experts en survie. Ils se confondent dans la masse des grandes villes en raison de l'anonymat qu'elles procurent, même s'il y a toujours un risque. Voici, comment s'exprime une immigrée péruvienne en Suisse:

“L'illégalité c'est vivre comme des rats; toujours dans son trou, très attentif pour sortir... comme un animal caché: si on sort, on court déjà des risques. C'est très triste de ne pas pouvoir dire aux autres où on habite; non, on ne sait jamais qui est qui...”
(Carbajal, 2001: 16).

Les réseaux de solidarité informelle permettent de financer le coût du voyage, de contourner les barrières à leur entrée dans les pays de destination, ils fournissent des informations, ils aident à trouver un travail et un logement, ils socialisent les récents venus aux exigences du nouveau contexte, ils apprennent à survivre dans l'ombre. De nombreux migrants partent, en effet, parce qu'ils savent qu'ils trouveront des connaissances, qui vont les soutenir et les guider à leur arrivée dans le nouveau contexte. Sans l'appui de ces personnes auxquelles ils sont liés, ils ne se risqueraient peut-être pas à partir vers une autre société, en particulier lors de l'existence de politiques d'immigration restrictives. Le réseau est le moyen de réduire un tant soi peu les risques liés aux incertitudes de l'avenir lors de leurs déplacements.

Le monde est, en effet, pour les délocalisés un espace dans lequel ils se déplacent pour trouver des opportunités de travail: aujourd'hui ils se trouvent en Suisse ou en Espagne, demain au Canada et hier ils étaient peut-être dans un pays latino-américain. Des personnes issues des classes moyennes appauvries et des classes populaires parcourent la planète,

telles des ombres humaines, “*en cherchant un visa pour un rêve*”²¹, en espérant pouvoir s’arrêter quelque part, afin d’accéder à une vie plus digne, non plus de parias, mais de citoyens.

Dans un livre constitué d’une série de brèves chroniques littéraires, Díaz Pino (2000) s’intéresse, en particulier, aux diverses facettes de l’existence des délocalisés. Un de ses textes décrit la situation d’une émigrée péruvienne qui vient d’arriver à Genève à la recherche de travail:

“Durmió bien, a pesar de que pensó en sus hijos y en su madre. Al día siguiente María del Carmen le dijo : «Te veo triste y eso no es bueno, tú has venido a trabajar y a ganar dinero para tus hijos, si te deprimas, te jodes». Luego la ayudó a elaborar toda una estrategia para conseguir trabajo, aprender el francés, conseguir un departamento, lugares que hay que evitar y qué hacer si la policía la detiene.

El día que salió el anuncio en el periódico me llamaron hombres que querían masajes eróticos, funcionarios que querían pagar trescientos francos al mes por tiempo completo, hasta que salió algo interesante: mil franquitos nourrie-logée. El lunes empezaba mi primer trabajo. María del Carmen me dio un super intensivo de limpieza, la manera de lavar los platos que es diferente: «Primero remojas todos los platos en agua con producto», a mí me pareció que lavaban los platos en agua sucia pero no dije nada. Luego me explicó el infinito número de productos y para que servía cada uno (...)

*La nostalgia hizo largo el mes, pero al fin tenía mis primeros billetes, esos billetes sucios que me habían hecho partir. Apenas recibí el dinero corrí a un kiosko a comprar una tarjeta de teléfono. Escuchar la voz de mis hijos me paró la respiración, pegaba la oreja como queriendo tocarlos, respirarlos. A mi madre tuve que cortarle... las lágrimas no me dejaron hablar. Respiré profundo y pensé «Graciela fuerza»” (Díaz Pino, 2000: 53-54)*²².

²¹ *Buscando visa para un sueño*, titre de la chanson de Juan Luis Guerra, auteur dominicain.

²² “*Elle a bien dormi même si elle ne put s’empêcher de penser à ses enfants et à sa mère. Le lendemain María del Carmen lui dit: «Je te vois triste et cela n’est pas bon, tu es venue ici pour travailler et pour gagner de l’argent, si tu déprimas tu es foutue». Après elle l’a aidée à élaborer une stratégie pour obtenir du travail, pour apprendre le français, pour trouver un appartement, des lieux qu’il faut éviter et que faire si on est arrêté par la police.*

Le jour où la petite annonce a été publiée dans le journal, des hommes qui voulaient des massages érotiques m’ont téléphoné. Il s’agissait de fonctionnaires qui voulaient payer trois cents francs par mois pour un plein temps, jusqu’à ce que quelque chose d’intéressant

Cet exemple montre avec clarté l'importance du réseau de solidarité qui permet, grâce à un soutien matériel et affectif, au voyage et au projet de Graciela d'avoir lieu. On constate, également, le profond déchirement et la souffrance d'une femme qui, pour pouvoir assurer la subsistance de sa famille au Pérou, doit se séparer de la famille pour une durée indéterminée.

De plus, les délocalisés sont confrontés à une profonde hétéronomie. Ce ne sont pas eux qui souhaitent vivre dans la clandestinité, mais ils sont contraints de vivre dans l'illégalité, en raison d'une législation qui les discrimine. En fait, il serait plus précis de parler d'une migration *clandestinisée* que d'une migration *clandestine*²³. Divers problèmes rencontrés par les délocalisés (logement, travail, contrôles de police, troubles de santé, peur) sont la conséquence de l'impossibilité d'obtenir une autorisation légale de séjour (Boroni, Dolivo et Rosende, 2003).

Le cas des délocalisés constitue l'une des expressions à la fois de l'insertion des sociétés latino-américaines dans un marché mondialisé, de la grande désarticulation interne que cette insertion a produite et de l'absence de reconnaissance de la part des sociétés capitalistes centrales concernant les effets néfastes que la mondialisation est en train de produire dans les pays périphériques²⁴.

Les délocalisés reflètent l'histoire d'un continent qui se désagrège, qui se décompose et qui se désarticule, en cherchant à s'intégrer pleinement sur le marché mondial: plus de la moitié des 431 millions de latino-

apparaisse: mille francs nourrie et logée. Le lundi je devais commencer mon premier travail. María del Carmen me donna un cours intensif de nettoyage, car la manière dont on lave la vaisselle diffère: «Tout d'abord tu rinces toutes les assiettes dans l'eau avec un produit». J'avais l'impression que l'on lavait les assiettes à l'eau sale, mais je n'ai rien dit. Ensuite, elle m'a expliqué le nombre infini de produits et leur utilité (...)

La nostalgie a fait que le mois soit long, mais à la fin j'avais mes premiers billets, ces sales billets qui m'avaient fait partir. Tout de suite après avoir reçu l'argent, j'ai couru vers un tabac pour m'acheter une carte téléphonique. Entendre la voix de mes enfants a coupé ma respiration, je collais l'oreille en voulant les toucher, les respirer. J'ai dû couper la conversation avec ma mère... les larmes ne me laissaient pas parler. J'ai respiré profondément et j'ai pensé «force Graciela» (Traduction de l'auteur).

²³ J'ai abordé de manière plus détaillée ce thème dans un article précédent (Bolzman, 2001).

²⁴ Une autre forme prise par la délocalisation, qui n'a pas été traitée dans cet article, mais qui mériterait une étude en soi, est le cas de la *fuite des cerveaux*. Les pays du Nord perçoivent de manière plus positive la venue de spécialistes hautement qualifiés, des *high skilled* dont les compétences peuvent être rapidement mises à contribution, dont les coûts de leur formation ne doivent pas être assumés par les Etats récepteurs et qui sont de plus disposés à travailler pour des salaires inférieurs à ceux des spécialistes locaux. Il s'agit d'un autre visage de la relation entre mondialisation et migrations.

américains souffrent de la pauvreté, la dette externe et interne ont dépassé les 780.000 millions de dollars en 2001; parmi les nouveaux emplois créés, sept sur dix sont dans l'économie informelle, sans bénéfices sociaux et avec des revenus irréguliers²⁵. De plus, ces pays connaissent d'importantes inégalités: 40% du revenu national est contrôlé par le 10% de la population, alors que le 30% le plus pauvre reçoit le 7,5% du revenu total²⁶. De même que les économies dominantes brisent les barrières qui s'interposaient entre celles-ci et celles des sociétés périphériques, les délocalisés représentent l'autre visage de la mondialisation: la mobilité des populations plutôt que celle des capitaux.

Si je les ai appelés *les délocalisés*, c'est précisément pour deux raisons. A partir d'une perspective socio-économique, de même que les entreprises des pays du centre transfèrent certaines tâches productives vers la périphérie pour diminuer leurs coûts, les travailleurs surnuméraires des pays périphériques sont *délocalisés* dans le sens inverse, pour maintenir bas les coûts des secteurs économiques qui ne peuvent pas être déplacés du point de vue géographique. Du point de vue sociopolitique, ils sont délocalisés parce que les Etats où ils travaillent refusent de leur octroyer une place légalement reconnue dans la société.

Migrations et relations entre l'Amérique Latine et l'Europe

Nous avons tenté de montrer que la manière dont les migrants latino-américains entrent en relation avec l'Europe participe des rapports plus larges existant entre les sociétés périphériques et les sociétés centrales.

Pendant une grande partie du XXe siècle, les latino-américains vivaient relativement séparés de l'Europe et seuls quelques-uns pouvaient s'y rendre. Au cours de la période exportatrice, le séjour en Europe confère une valeur ajoutée aux membres de l'élite, qui s'affirme comme une classe européanisée. Lors de la période de substitution d'importations, l'Europe apparaît comme un espace avec lequel on peut dialoguer, ce qui facilite la prise de distance et une meilleure connaissance de l'Amérique latine. Pendant la phase de terreur militaire, le *vieux continent* devient un lieu de protection temporaire, un espace de liberté et de sécurité, permettant dans un premier moment de maintenir une vie entre parenthèses et de rêver de la reprise de l'histoire provisoirement interrompue; l'Europe est, néanmoins, perçue comme un espace étranger,

²⁵ Chiffres cités par Aznárez, *Condenados a la crisis perpetua, El País*, 12.5.2002, 4.

²⁶ Les données ont été fournies par le président de la Banque Interaméricaine du Développement, M. Enrique Iglesias, en 2001. Il a été cité par Fazio (2001: 269).

une autre histoire qui s'incorpore avec le temps à l'histoire personnelle, jusqu'à l'émergence progressive de diasporas.

A l'époque de la mondialisation, la connexion entre les deux continents cesse d'être fortuite et elle devient structurelle. Les délocalisés constituent l'une des expressions concrètes de ce lien structurel. Cette relation n'est pourtant pas perçue comme stable au niveau des Etats, mais plutôt comme un flux conjoncturel pouvant être interrompu par les biais de barrières légales et d'un renforcement illusoire des frontières.

Sur le plan éducatif, pour les membres de l'élite, un séjour d'études en Europe apparaît comme indispensable. Les passeurs estiment aussi qu'une formation en Europe peut être intéressante, mais leur vision est plus distante et critique. Quant aux exilés, ils peinent à faire reconnaître leurs titres et ils craignent, par ailleurs, que leurs enfants s'assimilent à la nouvelle réalité. Les délocalisés, enfin, placent beaucoup d'espoir dans l'accès à l'éducation pour leurs enfants et ils sont prêts à prendre des risques pour financer leurs études, car ils les considèrent comme la clef de voûte de l'accès à un meilleur statut social.

Du point de vue européen, pendant la période exportatrice, l'Amérique latine est principalement perçue comme un continent exotique et relativement lointain. Pendant la période de substitution d'importations, l'imaginaire européen transforme l'Amérique latine en un lieu où les utopies pourraient devenir réalité. Cet intérêt est renforcé par des phénomènes politiques tels que la révolution cubaine, les *guerrillas*, l'expérience chilienne, mais également par des phénomènes culturels, comme la production littéraire des écrivains du *boom*.

L'histoire latino-américaine fait concrètement irruption dans les pays européens avec l'arrivée des exilés. Pourtant, tant la majorité de la population - accueillant avec sympathie les exilés - que ces derniers perçoivent la rencontre comme une déviation fortuite et temporaire de trajectoires divergentes. Il s'agit de protéger de manière provisoire les exilés, afin que ceux-ci puissent retourner plus tard dans leurs pays et reprendre à nouveau le chemin de la lutte pour la mise en œuvre des utopies. Ainsi, lorsque les Etats latino-américains récupèrent progressivement la démocratie, beaucoup d'autochtones ne comprennent pas pourquoi une partie des exilés n'entreprennent pas le chemin du retour, mais ils demeurent en Europe. Ils n'arrivent pas à concevoir qu'une rencontre peut modifier le cours de l'histoire personnelle et collective. A titre anecdotique, lorsque j'ai voulu publier en Suisse un livre sur l'exil chilien mettant en évidence, entre autres, qu'une partie des réfugiés allaient s'installer définitivement dans la Confédération, un des

éditeurs à qui j'ai envoyé le manuscrit m'a dit au téléphone: "Très intéressant, mais je ne peux pas le publier. La place des exilés est dans leur pays".

Avec l'arrivée des délocalisés, on peut affirmer que le Tiers Monde commence à faire partie du paysage quotidien européen. Tout comme dans les grandes métropoles de l'Amérique latine, et même si à certains niveaux il subsiste des différences importantes, une armée de travailleurs invisibles assument les tâches les plus diverses pour le compte de ceux qui ont plus de moyens financiers et ils disparaissent, la nuit, dans les profondeurs de la ville. Mais ces pauvres errants inquiètent. En Amérique latine, les privilégiés cherchent à se protéger du contact trop direct avec eux en privatisant l'espace public, en créant des quartiers fermés et fortement surveillés. En Europe, en revanche, on tente de les contrôler par le biais de mesures politiques et policières: les accords de Schengen les empêchent d'entrer légalement et, même s'ils réussissent à surmonter cet obstacle, on agite ensuite sur eux l'épée de Damoclès de l'expulsion, en espérant qu'ils accepteront, ainsi, avec docilité les conditions impossibles d'existence et de travail auxquelles ils sont soumis.

Pour conclure, on peut constater que la place des migrants latino-américains dans l'Europe urbaine a varié selon les périodes, l'origine sociale des migrants, les motivations qu'ils ont et celles qui leur sont attribuées. On observe également qu'au fur et à mesure que le temps passe, les liens entre les deux régions deviennent plus structurels, mais qu'en même temps la place que l'on est prêt à attribuer aux migrants les plus récents dans les sociétés de destination est plus problématique.

Les nombreuses difficultés qui sont rencontrées par les délocalisés sont surtout liées à la limitation de leurs droits citoyens par les politiques d'immigration. Pour reprendre l'expression de Noriel (1991), c'est le fait d'être des *infirmes du national* qui rend la situation de ces nouveaux migrants si fragile. En effet, ils ne jouissent pas, dans les faits, de la protection de leur Etat d'origine, mais ils ne bénéficient souvent pas non plus de la possibilité de faire valoir des droits de citoyenneté dans la société où ils résident. Les migrations continuent à être considérées tant par les Etats de départ que par ceux de destination comme des accidents, des anomalies d'un ordre international sédentaire, au sein duquel la vie des personnes se déroule dans le même espace politique. La conséquence de ce présupposé est l'existence d'un hiatus croissant entre les mouvements des populations et l'absence de modes de régulation internationaux susceptibles de défendre les droits citoyens des migrants.

Cette situation de fragilité des délocalisés est accentuée par un contexte où le processus de globalisation s'accompagne, du moins dans le cas européen, de la mise en question de l'Etat social. Pour de larges franges de la population, les mécanismes d'intégration qui découlaient de la mise en œuvre des droits socio-économiques ne sont plus garantis. Face à cette situation nouvelle, on observe des réactions de crispation nationaliste. Paradoxalement, la diminution du rôle de l'Etat dans certains domaines est compensée par le renforcement des *frontières extérieures* - à la fois géopolitiques, comme l'espace Schengen, et symboliques, comme l'accentuation des catégorisations qui distinguent les nationaux des étrangers - ainsi que par l'utilisation de ces frontières pour faire valoir de petits *privileges* - comme le droit à l'assistance publique - auxquels ne pourraient avoir accès que les nationaux. Ces tendances s'expriment dans l'application de politiques d'immigration plus restrictives, dans la recrudescence d'expressions de xénophobie et dans le rejet de toute citoyenneté dissociée de la nationalité (comme le refus systématique d'accorder le droit de vote local aux immigrés)²⁷.

Il y a, donc, une nécessité d'agir pour que le processus de globalisation ne se fasse pas au détriment de l'Etat social et des conditions de vie de la majorité de la population. Sans cette condition préalable, nous retrouverons une situation analogue à celle de la Grèce antique, où la participation démocratique était limitée à une petite minorité de privilégiés, préoccupés avant tout de se protéger contre une grande majorité d'exclus.

Références bibliographiques

Altamirano, T. (1996). *Migración. El fenómeno del siglo. Peruanos en Europa, Japón, Australia*. Lima: Pontificia Universidad Católica del Perú, Fondo Editorial.

Balandier, G. (1971). *Sens et puissance*. Paris: PUF.

Benedetti, M. (1984). *Primavera con una esquina rota*. Buenos Aires: Nueva imagen.

Blest Gana, A. (1906). *Los transplantados*. Paris: Editorial Garnier Hermanos.

Bolzman, C. (1993). *Les métamorphoses de la barque. Les politiques d'asile, d'insertion et de retour de la Suisse à l'égard des exilés chiliens*. Genève: Les Editions IES.

Bolzman, C. (1994). Stages and Modes of Incorporation of Exiles in Switzerland. The Example of Chilean Refugees. *Innovation: The European Journal of Social Sciences*, 7 (3): 321-333.

²⁷ En Suisse, toutes les initiatives populaires récentes, présentées dans divers cantons, qui demandaient le droit de vote au niveau communal ou cantonal pour les immigrés établis ont été massivement rejetées par les votants.

L'éducation en débats: analyse comparée, Vol 2

Bolzman, C. (1996). *Sociologie de l'exil: une approche dynamique. L'exemple des réfugiés chiliens en Suisse*. Zurich: Seismo.

Bolzman, C. (2001). Quels droits citoyens? Une typologie des modèles d'intégration des migrants aux sociétés de résidence. In C. Perregaux, T. Ogay, Y. Leanza & P. Dasen (Ed.), *Intégrations et migrations. Regards pluridisciplinaires*. Paris: L'Harmattan: 159-183.

Bolzman, C. (2002). De l'exil à la diaspora: l'exemple de la migration chilienne. *Revue Autrepart*, Paris, 22, 91-107.

Boroni, S., Dolivo, J.M. & Rosende, B. (2003). *Voies clandestines*. Lausanne: Editions D'En Bas.

Bourdieu, P. (1979). *La distinction: critique sociale du jugement*. Paris: Minuit.

Carbajal, M. (2001). Etre femme et clandestinisée. Pistes de réflexion. *InterDialogos*. La Chaux-de-Fonds, 1, 16-18.

Cassassus-Montero, C. (1984). *Travail et travailleurs au Chili*. Paris: La Découverte.

Cortazar, J. (1963). *Rayuela (Marelle)*. Buenos Aires: Editorial Sudamericana.

Cortazar, J. (1973). *Le livre de Manuel*. Buenos Aires: Editorial Sudamericana.

Del Pozo, J. (1998). *Historia del vino chileno*. Santiago: Editorial Universitaria.

Díaz Pino, R. (2000). *Ginebreando*. Ginebra: Edición Albatros.

Donoso, J. (1981). *El jardín de al lado*. Barcelona: Seix Barral.

Dos Santos, T. (1970). Prologue à O. Caputo y R. Pizarro. *Imperialismo, dependencia y relaciones económicas internacionales*. Santiago: CESO, Universidad de Chile.

Elias, N. (1987). The retreat of sociologists into the present. *Theory, Culture and Society*, 4 (2-3): 223-248.

Fazio, H. (2001). *Crece la desigualdad. Otro mundo es posible*. Santiago: LOM.

Goldmann, L. (1964). *Pour une sociologie du roman*. Paris: Gallimard.

Mariátegui, J.C. (1928). *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*. Lima: El Amauta.

Marini, R.M. (1972). Dialéctica de la dependencia: la economía exportadora. *Sociedad y Desarrollo*. Santiago, 1, 35-52.

Montupil, F. (éd.) (1993). *Exilio, derechos humanos y democracia. El exilio chileno en Europa*. Bruselas y Santiago: Coordinación europea de Comités Pro-Retorno.

Neira, H. (1985). Un descubrimiento americano: la Europa de los años veinte. In C. Paillier (Ed.), *Les Amériques et l'Europe. Voyage - émigration - exil*, Toulouse: Université de Toulouse le Mirail: 155-184.

Noriel, G. (1991). *La tyrannie du national*. Paris: Calmann-Lévy.

L'éducation en débats: analyse comparée, Vol 2

Quentin-Mauroy, D. (1985). Les jeunes Argentins et le voyage rituel en Europe au milieu du XIXème siècle. In C. Paillier (Ed.), *Les Amériques et l'Europe. Voyage - émigration - exil*. Toulouse: Université de Toulouse le Mirail: 67-82.

Riquelme, H. (1987). Latinoamericanos en Europa. Experiencia de desarraigo y proceso de identidad psicocultural. In H. Riquelme (Ed.), *Ensayos psicoculturales*. Buenos Aires: Ediciones Búsqueda: 163-192.

Rojas Mix, M. (1991). *Los cien nombres de América. Eso que descubrió Colón*. San José: Editorial de la Universidad de Costa Rica.

Schopf, F. (1973). El espía que regresó del frío. In J. Quezada (Ed.), *Poesía joven de Chile*. México: Siglo veintiuno: 109-110.

Simon, G. (2002) Les migrations internationales. *Populations & Sociétés*, 382: 21-24.

Touraine, A. (1974). *Vie et mort du Chili populaire*. Paris: Seuil.

Touraine, A. (1976). *Les sociétés dépendantes*. Paris: Gembloux-Duculot.

Vargas Llosa, M. (1975). *La orgía perpetua: Flaubert y "Madame Bovary"*. Barcelona: Seix Barral.

Vasquez, A. & Araujo, A.M. (1987). *Exils latino-américains. La malédiction d'Ulysse*. Paris: L'Harmattan.

Weber, M. (1965). *Essais sur la théorie de la science*. Paris: Plon.

Wettstein, G. (1985). Bienvenido al exilio. Reflexiones optimistas sobre la diáspora latinoamericana en el período 1973-1983. In C. Paillier (Ed.), *Les Amériques et l'Europe. Voyage - émigration - exil*. Toulouse: Université de Toulouse le Mirail: 209-220.